

*Banjar et Néerlandais :
les vicissitudes d'un polder (Kalimantan, Indonésie)*

Olivier SEVIN

Le sud-est de Kalimantan, partie indonésienne de l'île de Bornéo présente des caractères si particuliers que le voyageur fraîchement débarqué ne reconnaît plus l'île, la jungle, le flou et l'indécision de ses paysages ; il ne reconnaît plus les immenses étendues marécageuses et désertes de la plaine côtière, sillonnées de fleuves puissants et parsemées de bras morts. C'est aux Pays-Bas qu'il pense atterrir : les polders géométriques, le camaïeu des verts, les canaux rectilignes, les digues et les villages alignés ; tout révèle un paysage construit, humanisé, voire européenisé.

C'est la rencontre fortuite, autour de Banjarmasin, de son port et de son sultanat, de deux civilisations hydrauliciennes qui explique l'existence de ce paysage réglé. Le colonisateur néerlandais, rapidement séduit par un milieu amphibie qui lui paraissait familier, l'a profondément façonné grâce à l'aide que lui ont apportée les populations banjar confrontées depuis des siècles à la maîtrise de l'eau.

Pourtant, les polders maltraités connaissent de nombreux malheurs dans l'Indonésie contemporaine. Le départ des Néerlandais et quelques défaillances techniques dans l'entretien des périmètres ne peuvent tout expliquer. Des divergences culturelles profondes entre les techniciens de l'Europe du Nord et les agriculteurs du sud de Bornéo ont eu raison de cette tentative originale de symbiose culturelle dont on va suivre les vicissitudes à travers l'exemple du polder d'Alabio.

**Une civilisation née de la confrontation
des hommes et de l'eau**

Le sud de Bornéo est un milieu intermédiaire entre la terre et la mer, gigantesque plaine amphibie aux contours mouvants née de l'alluvionnement de trois grands fleuves descendus des monts Schwaner (1700, 3000 m d'altitude). Avec les monts Meratus, ceux-ci forment un vaste amphithéâtre qui enserre une dépression qui n'est autre qu'un golfe marin progressivement comblé par les sédiments charriés par les fleuves Kahayan, Kapuas et surtout Barito. La côte, orientée selon une direction nord-nord ouest/sud-sud est, constitue la limite méridionale à hauteur du troisième

parallèle sud de cette plaine, de construction récente, qui a progressé de près de 275 km depuis le début de notre ère.

La basse plaine se scinde en trois sous-ensembles : les marais maritimes qui s'étendent sur une profondeur de 30 à 50 km à partir de la côte de part et d'autre des fleuves jusqu'à 5 km, la plaine marécageuse proprement dite de Marabahan à Negara, recouverte d'une épaisseur de tourbe qui peut atteindre cinq mètres et, enfin, la région des lacs de Negara à Kelua dans laquelle est situé le polder d'Alabio.

Les altitudes varient de deux à trois mètres, les rivières, à peine incisées, coulent entre deux levées tandis que les défluviations fréquentes donnent naissance à des lacs dont le niveau et la configuration sont fonction des précipitations sur le haut pays (fig. 1).

L'extrême irrégularité de ces précipitations rend les risques de sécheresse élevés, pour paradoxal que cela puisse paraître dans ce monde amphibie : à Alabio, la moyenne pluviométrique annuelle est élevée (2 499 mm) avec un maximum de décembre à mars et un minimum de juin à septembre. En fréquence, près de 80 % des mois d'août reçoivent moins de 100 mm et 66 % moins de 50 mm ; ils sont donc secs d'un point de vue agricole ($p < \text{ETP}$, de 100 à 120 mm mensuels).

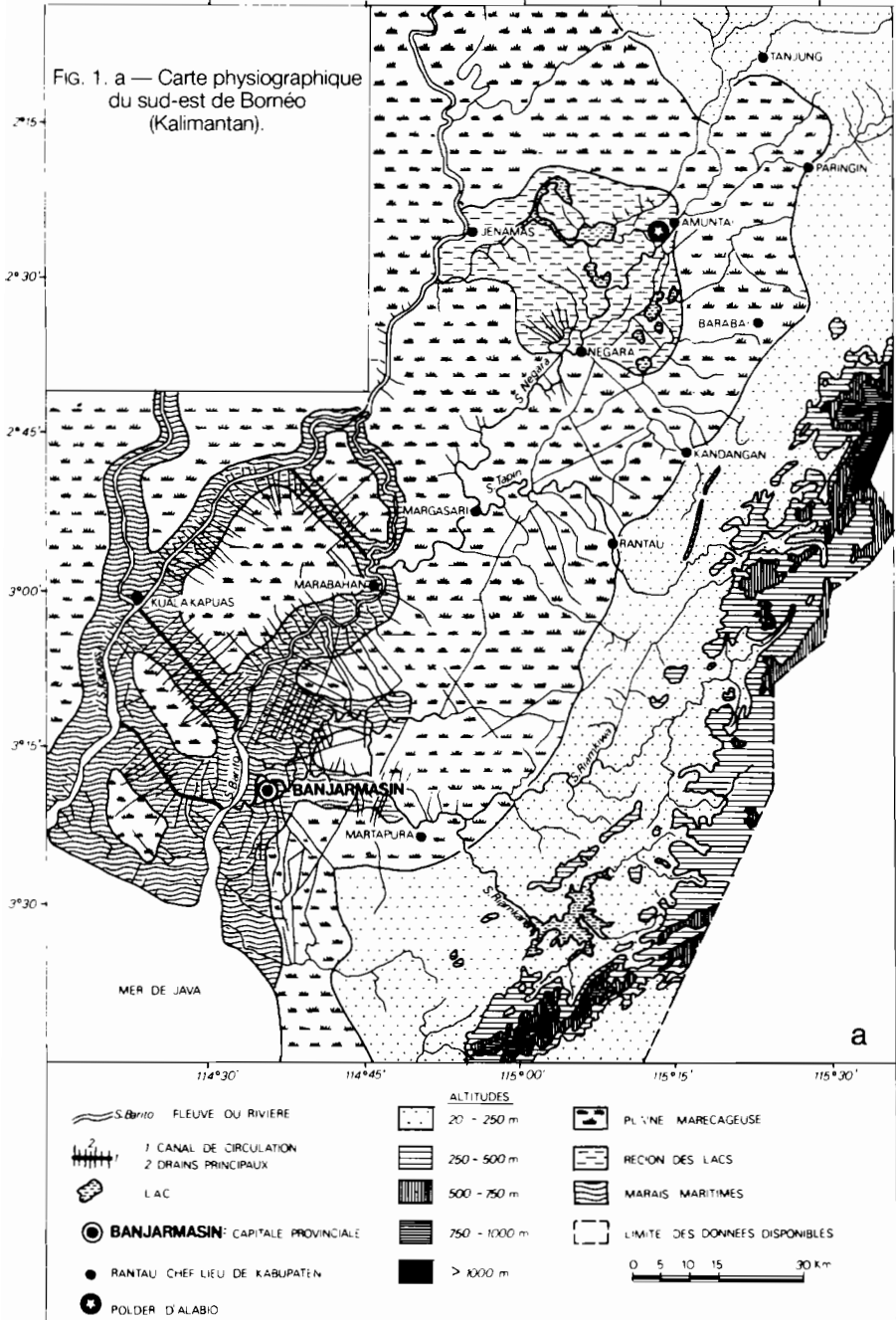
- L'histoire du peuplement se confond avec l'évolution morphologique. A l'origine du peuple banjar se trouve un noyau de populations malaises venues de l'ouest de l'archipel au premier millénaire de notre ère. Ces premiers arrivants s'installent dans la région de Tabalong aux pieds des monts Meratus, bordés à l'époque par une mer peu profonde. Progressivement, les Malais se mêlent aux populations dyakk Maanyan et Bukit pour former un premier ensemble banjar. C'est dans ce contexte qu'est fondé le royaume de Tanjung Pura dans les environs de l'actuelle Tanjung. C'est un port à la confluence de deux rivières mais c'est surtout le nom d'un promontoire.

Beaucoup plus tard, d'autres groupes s'agrègent à ce premier noyau ; des Arabes, des Chinois, des navigateurs bugis venus des Célèbes, des Soundanais et surtout des Javanais de Modjopahit. Le golfe marin qui se comble perturbe la vie économique et ébranle régulièrement le pouvoir politique qui s'épuise à vouloir contrôler la circulation maritime et fluviale. Les soubresauts politiques et la migration toujours plus au sud des différents royaumes qui se succèdent dans le Sud-Bornéo ne s'expliquent que dans ce contexte d'ensablement généralisé. Le choix de Banjarmasin, ou plus exactement de Kuin, comme port puis comme capitale est ainsi l'aboutissement tardif d'un long processus. C'est en 1526, alors que l'arrivée des Portugais dans les mers de l'archipel menace le commerce islamique en Asie, que le Pangeran Samudra après avoir embrassé la foi musulmane et adopté le nom de Sultan Suriansyah pour obtenir l'aide de Demak, transforme Banjarmasin en ville de garnison et convainc les commerçants de Marabahan (le port ensablé) de glisser jusqu'à la côte. Il transforme ainsi le triangle Banten, Demak, Banjarmasin en zone dangereuse pour le commerce chrétien.

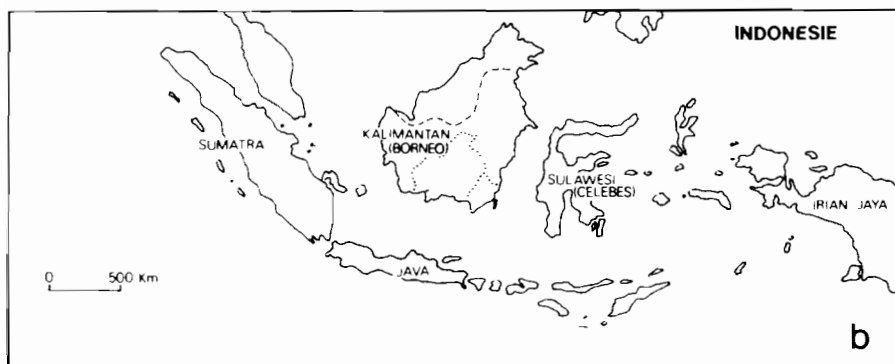
Progressivement tout se met donc en place. L'avancée du delta, le regroupement de populations désireuses de commercer facilement et de s'unir contre l'étranger, obligent les Banjar à inventer des techniques de mise en valeur originales afin d'utiliser des terrains faiblement consolidés et sans cesse ravitaillés par de nouveaux apports.

- Outre les techniques de billonnage et l'utilisation du mascaret, les Banjar disposent de méthodes de culture du riz adaptées aux milieux deltaïques et aux brusques variations du plan d'eau. Ils sélectionnent des variétés de paddy dont l'élongation de la tige peut dépasser 2 m ; ils inventent une technique de multiples transplantations et créent des pépinières flottantes.

Les crues brutales des fleuves, la faible hauteur des bourrelets alluviaux ainsi que l'immensité de la plaine d'inondation font que les rizières sont souvent recouvertes d'un mètre d'eau, voire de plusieurs. Les terres émergées sont rares et réservées aux habitations. Les Banjar vivent alors en barque et guettent chaque signe de



SOURCE: PETA TOPOGRAFI SKALA 1 50 000 DAERAH PENGALIRAN S. BARITO DI KALIMANTAN SELAIAN DEPARTEMEN PEKERJAAN UMUM OTCA TOKYO 1974



b — Croquis de localisation

décrue. Pour être prêts lorsque l'eau se retire et valoriser au mieux le laps de temps durant lequel les rizières sont exondées, ils construisent des pépinières flottantes qui évoluent au gré des variations de niveau de l'eau, appelées *kotongan*. Quelques lotus sacrés réunis de manière à former un radeau sont recouverts d'une couche de boue très fine sur laquelle sont disposées des semences de paddy préalablement mises à germer. Le tout est recouvert de feuilles de Cornifle nageant (*Ceratophyllum demersum*) ; au bout d'une vingtaine de jours, les plants sont prêts.

La première transplantation appelée *ampakan* a lieu dès qu'une portion de la rizière est hors d'eau. Les Banjar passent une faucille dans la couche de boue sous les plants de paddy de manière à cisailer une partie des racines. Ils obtiennent de la sorte des mottes de 70 à 80 plants qui sont simplement disposées à même le sol boueux pour une trentaine de jours, le temps que les racines repartent.

Vient alors la seconde transplantation ou *lacakan*. Une plus grande partie de la rizière est à ce moment hors d'eau ; les plants sont arrachés, les talles sont séparées, une partie du système foliaire est sectionnée de manière à compenser la réduction du système racinaire, puis le tout est redispesé à même la boue sur un espace beaucoup plus étendu que lors de la transplantation précédente.

C'est seulement 30 à 50 jours plus tard qu'il est possible de repiquer à l'aide d'un semoir d'une trentaine de centimètres de long sur la totalité de la superficie de la rizière cette fois. Le repiquage s'effectue en ligne, l'espacement des pieds est de l'ordre de 25 à 30 cm, deux ou trois plants sont repiqués à chaque opération.

D'un point de vue banjar les multiples transplantations avant repiquage offrent un bon nombre d'avantages. Outre la possibilité d'utiliser la rizière au fur et à mesure qu'elle s'exonde, les riziculteurs obtiennent de la sorte une étroite corrélation entre la croissance du paddy et le niveau de l'eau. Lorsque l'eau se retire brutalement, l'étape du *lacakan* est omise, tandis qu'au contraire lorsqu'elle tarde à s'écouler, il est toujours possible de retarder la croissance du riz en allongeant la durée de l'une ou de l'autre transplantation.

Les conséquences de l'allongement du cycle végétal sont en outre loin d'être néfastes. Les paysans repiquent des plants âgés, donc plus résistants, capables éventuellement de supporter une hausse imprévue du niveau de la nappe d'eau. D'ailleurs ce ne sont plus des brins maîtres mais des talles qui sont repiquées, ce qui constitue une économie de semences d'autant plus appréciable que les pépinières flottantes restent de dimensions très modestes.

C'est ainsi qu'il existe dans le Sud-Bornéo une civilisation agricole évoluée prête à assimiler de nouveaux apports lorsque surviennent les Néerlandais.

La mise en valeur d'un « plat-pays » qui, d'un point de vue néerlandais ne pouvait qu'être poldérisé

• Au-delà de la boutade, il faut rappeler que les Néerlandais se sont toujours sentis chez eux dans le Sud-Bornéo. Ils ont profondément modelé un paysage qui, dès l'arrivée, leur a paru familier. Les Hollandais ont noué leurs premières relations commerciales avec l'Etat de Banjarmasin en passant avec le sultan un contrat pour le commerce du poivre en 1664, leur monopole est assuré en 1747 et, en 1787, ils reçoivent la suzeraineté du sultanat. La présence européenne se limite, cependant, à quelques factoreries et à quelques missions jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle.

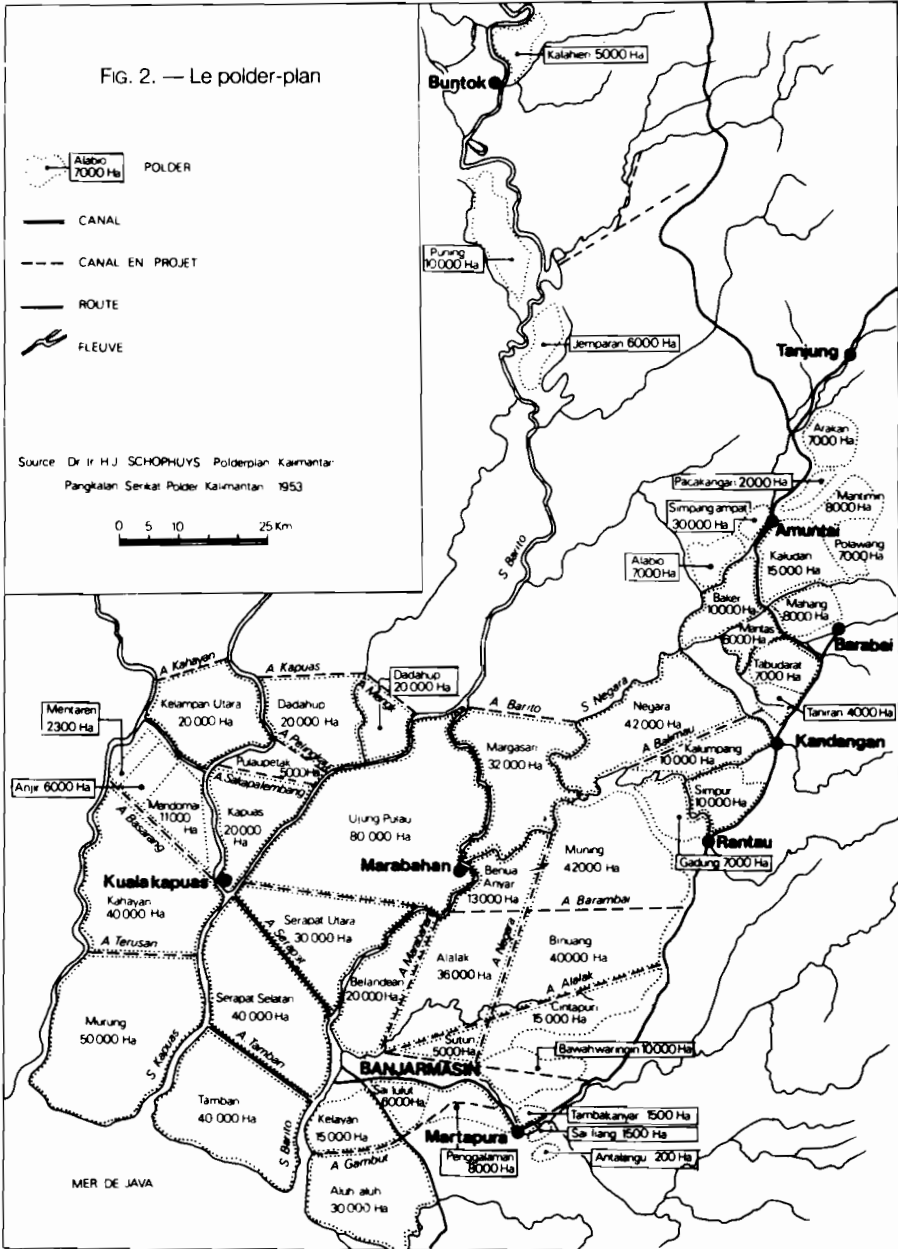
C'est la guerre de Banjarmasin en 1859 et le massacre des Européens qui s'ensuit qui marque un tournant dans la politique des Pays-Bas. Le sultan accusé d'avoir fomenté des troubles est déposé et l'ensemble du Sud-Bornéo passe sous l'administration coloniale directe. L'orientation de la politique coloniale change dès lors fondamentalement ; les Néerlandais ne se contentent plus du commerce des épices et des diamants mais décident de se lancer dans une politique de grands travaux qui ne sera interrompue que par l'arrivée des Japonais en 1942.

C'est dans les années 1880-1890 qu'est entreprise la construction des premiers canaux pour relier le Barito et la Kapuas. Le canal Serapat qui permet d'atteindre Kuala Kapuas à partir de Banjarmasin sans passer par la mer en reliant deux bras du delta est ainsi creusé à la main sur 28 km en 1889. L'objectif est, à l'époque, de favoriser la pénétration de l'intérieur de l'île et c'est la fonction circulation qui est privilégiée. Au total, 5 canaux importants sont creusés en cette fin du XIX^e siècle.

La mise en valeur de la côte méridionale de Bornéo ne reçoit cependant d'impulsion décisive qu'au début du XX^e siècle, lorsque, prenant conscience du déficit croissant en riz de Java, le gouvernement de Batavia décide de lancer une politique de grands travaux dans les « Provinces extérieures ». Aux canaux de circulation sont alors adjoints une multitude de drains qui permettent de « bonifier » les terres tourbeuses du delta. Les Banjar plantent avec plus ou moins de bonheur des hévéas sur des billons tout en s'adonnant à la riziculture dans les fossés. En 1930 les terrains ainsi conquis ne représentent cependant guère plus que quelques centaines d'hectares. L'ouverture en 1922 d'une nouvelle route qui relie Banjarmasin à Martapura puis à l'Hulu Sungai¹ constitue un utile complément mais la fièvre de colonisation est sévèrement ralentie par la grande dépression durement ressentie dans les Indes néerlandaises.

Il faut attendre la défaite japonaise et le retour des Néerlandais dans leur ancienne colonie pour que, malgré les troubles, un projet ambitieux soit de nouveau lancé, un « polder-plan » de 840 000 ha destiné à jeter les bases d'un développement régional de la basse vallée du Barito et de ses affluents. Dans le cadre de ce projet réalisé en partie après l'Indépendance, sont creusés trois nouveaux canaux, le canal Basarang (24,7 km de long), le canal Sakapalembang (16 km) et le canal Palengkau (9 km) ; leur construction s'échelonne de 1951 à 1963. Lorsqu'en 1958, le polder-plan cède la place à un projet d'aménagement beaucoup plus sommaire² ; un unique polder est achevé à Alabio, au sud d'Amuntai suivi, quelques années plus tard, d'un second à Mantaren sur les rives de la Kahayan ; tandis que d'autres existent à l'état d'esquisses (fig. 2).

1. Hulu Sungai ; littéralement « l'amont du fleuve », désigne la région située en amont de Marabahan et drainée par la rivière Negara et ses affluents.
2. Le « polder-plan » trop coûteux et sans doute trop marqué culturellement est remplacé par un projet appelé « *pasang-surut* » qui au lieu de pompes utilise la force marémotrice pour drainer et irriguer et s'inscrit dans le cadre d'un vaste projet de transmigration.



Alabio ou les mésaventures d'un polder en pays banjar

- Le polder d'Alabio est construit au milieu de la région des lacs et de marécages à 150 km de la mer et à 6 km au sud de la ville d'Amuntai qui, à une altitude moyenne de 3,25 m. n'est autre que le lit d'inondation des rivières Negara, Alabio et

Tabalong. Seul périmètre totalement achevé, il est bordé, au nord, par le polder Simpang Ampat dont la ceinture de digues est terminée et, au sud-est, par un polder embryonnaire, le polder Baker, dont seule la digue nord a été construite. On s'explique ainsi que la rivière Negara d'Alabio au nord, à Babirik au sud, soit entièrement canalisée ; elle coule entre les digues de deux polders !

Le polder d'Alabio est composé d'une digue de 43,6 km de long et de 5 m de hauteur ; il couvre un périmètre de 6 350 ha. C'est en 1929 que le projet est élaboré ; les travaux commencent par une simple digue circulaire destinée à préserver les périmètres rizicoles des crues de la rivière Negara. Puis de 1933 à 1936, grâce à une taxe sur les plantations paysannes et sur la vente du caoutchouc, la digue est surélevée et des vannes en bois de fer sont installées sur des supports de béton. La Seconde Guerre mondiale provoque l'arrêt des travaux mais, dès 1948, ils reprennent à la demande du nouveau gouvernement. Une station de pompage composée de 5 pompes de 200 CV d'une capacité de 150 m³/minute destinée à abaisser le niveau de l'eau en période de crue est installée à Babirik en 1963, suivie en 1965 d'une station d'irrigation d'une capacité de 58 m³/minute au nord du périmètre. Ainsi les eaux fluviales infiltrées sont, elles, collectées par 56 km de drains qui les acheminent vers le point le plus bas du polder où elles sont évacuées par les pompes, cependant que ces mêmes fossés sont surplombés par 47 km de canaux d'irrigation.

Le paysage évoque les Pays-Bas. Les habitations sont regroupées sur la digue de part et d'autre d'une rue qui fait le tour du polder, des bacs sont installés pour traverser la rivière Negara en direction du polder Baker ainsi qu'au nord, un pont suspendu, dont l'architecture métallique évoque les constructions européennes du début du siècle, permet de joindre la petite ville d'Alabio. Là s'arrête, cependant, la comparaison avec les Pays-Bas tant les résultats économiques sont décevants.

- Rien n'aura été épargné à ce pauvre polder perdu au fin fond de Bornéo dont l'essentiel des malheurs réside dans cette amère constatation : conçu pour intensifier la riziculture, il n'autorise qu'une unique et maigre récolte de paddy par an et, grâce au savoir-faire traditionnel des populations, sans rien emprunter aux techniques de l'agriculture moderne.

La maîtrise de l'eau est si aléatoire qu'une ébauche de contrôle de l'eau ne peut se concevoir qu'en saison sèche de juin à octobre. En l'absence de toute intervention humaine, la hauteur de la nappe d'eau à l'intérieur du polder oscille de 1,8 à 1,5 m de janvier à mai pour décroître progressivement à partir de juin et atteindre son plus bas niveau (0,35 à 0,40 m) en octobre, avant de remonter en novembre. Or la station de Babirik permet seulement d'abaisser le plan d'eau de 2 cm par jour. Ainsi, l'intervention des pompes offre-t-elle la possibilité de hâter la décrue, de la mi-mars à la mi-juin, sans pour autant permettre d'assécher le polder en saison des pluies (fig. 3).

C'est la rencontre des méthodes de contrôle de l'inondation banjar et de l'hydraulique néerlandaise qui permet de dégager une saison culturale de 7 mois. En effet, il est impossible de procéder au repiquage du riz tant que la nappe d'eau dépasse 10 à 15 cm de hauteur, niveau qui n'est atteint grâce au pompage que début juin. Ensuite il ne se pose plus de grave problème ni de submersion ni de sécheresse car les pompes peuvent répondre à la demande paysanne. Les techniques de culture banjar peuvent ainsi être utilisées tout en étant simplifiées et réinterprétées.

Les pépinières flottantes, qui n'utilisent que des variétés locales de paddy, sont fabriquées au début d'avril alors que les paysans ont de l'eau jusqu'à la ceinture, tandis qu'en mai une unique transplantation intermédiaire avant repiquage (*ampakan*) est nécessaire. Une seconde transplantation (*lacakan*) pour favoriser la résistance des plants et l'élongation de la tige devient sans objet. Le niveau de la nappe d'eau est stabilisé et une sécheresse éventuelle pourrait être contrebalancée par des apports d'eau complémentaires le cas échéant en juillet-août.

Malgré cette symbiose culturelle, les rendements restent très décevants. Les paysans ne pratiquent aucun labour avant repiquage et n'utilisent que très rarement engrais minéraux et pesticides. En 1983 près de 50 % des parcelles n'ont produit

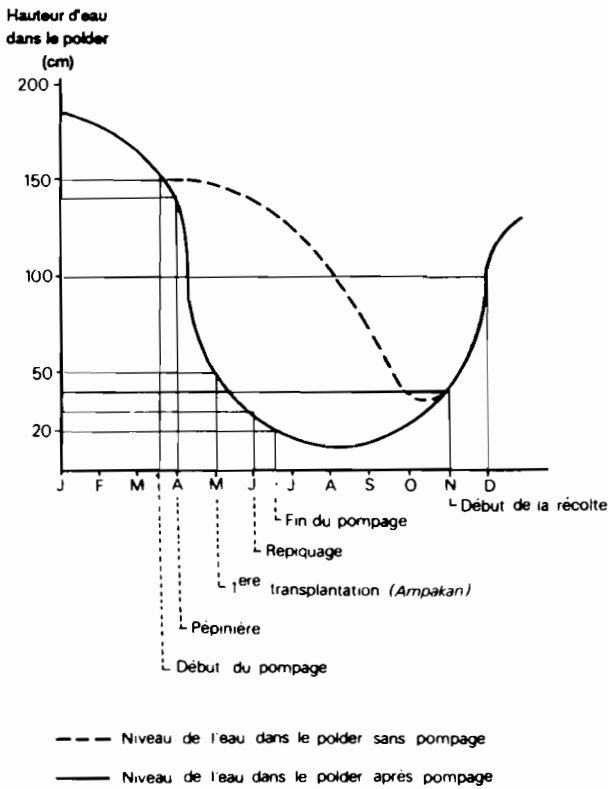


FIG. 3. — Calendrier agricole et maîtrise de l'eau

qu'entre 0,5 et 1,5 t de paddy à l'hectare, ce qui est un résultat moindre que celui obtenu par les Banjar de la périphérie de Banjarmasin grâce à de simples aménagements traditionnels. La situation est d'autant plus médiocre que 17 % des parcelles n'ont donné aucune récolte ; ces rizières ont été submergées après de fortes pluies et un ruissellement important ; les pompes sont entrées en action aussitôt mais après une submersion de plusieurs jours, la récolte fut irrémédiablement perdue.

Enfin seulement un peu plus de la moitié de la superficie du polder (57 %) est effectivement rizicole. Les terres exondées qui comprennent les villages et quelques petites plantations d'arbres fruitiers et de sagoutiers totalisent un peu plus de 8 % de la superficie tandis que les 35 % restants se partagent entre l'eau libre et la végétation flottante (fig. 4).

- Sur le plan technique les malheurs du polder se résument pour l'essentiel à un mauvais aménagement topographique. La topographie du périmètre n'est pas plane loin s'en faut. Aucune mise à niveau n'a été effectuée lors du découpage des lots ; le résultat étant que le polder se présente comme un ensemble de cuvettes et de bourrelets disposés de manière anarchique.

Dans ces conditions, le jeu des pompes conduit à assécher certaines rizières lorsque d'autres sont encore noyées et, vice-versa, à submerger des parcelles pour en irriguer d'autres. C'est là une source de conflits permanents entre riziculteurs.

A cela s'ajoute l'inclinaison majeure du polder qui est une inclinaison nord-sud. Au nord, à Telung Betung, l'altitude moyenne varie de 3,25 à 3,50 m tandis qu'à

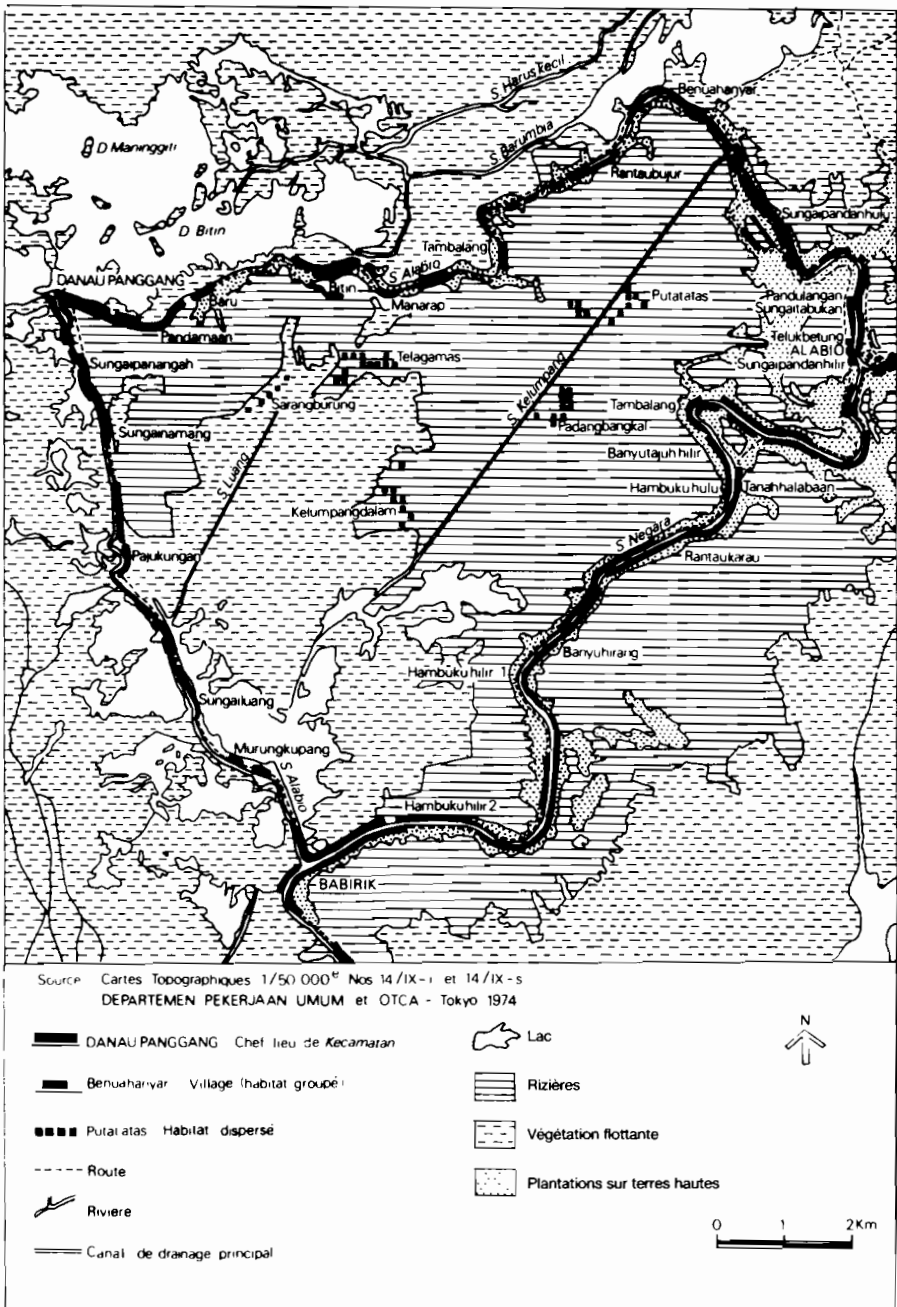


FIG. 4. — L'occupation du sol dans le polder d'Alabio

Babirik au sud, elle n'est plus que de 3 m. Une légère déclinaison était prévue dans le projet initial pour favoriser la circulation de l'eau, mais, de légère, la pente générale est devenue telle que toute la partie méridionale du polder s'est transformée en

lac. Non seulement les pompes sont incapables d'assécher le périmètre, mais en outre elles concourent à aggraver le phénomène.

En effet, le canal de drainage principal du polder est long de 11,5 km tandis que le cours de la rivière Negara d'Alabio à Babirik est de 16 km. Progressivement le pompage détourne le flot de la Negara, en modifie le profil en long, accroît la vitesse du courant ainsi que le pouvoir érosif du cours d'eau. Le niveau moyen de la partie méridionale du polder s'abaisse, tandis que les rivières qui serpentent à l'extérieur des digues s'ensavent, se colmatent et s'exhaussent. C'est dorénavant devenu un cercle vicieux, plus l'eau s'accumule à Babirik, plus il faut pomper ; plus on actionne les pompes, plus le niveau du polder s'abaisse et plus le lac méridional se creuse. A la limite, le canal de drainage central est devenu le cours principal de la rivière Negara tandis que son ancien lit ne sert plus que de chenal de défluviation : la différence de niveau entre la rivière exhaussée et le sommet de la digue est par endroit si faible qu'à terme une forte crue finira par tout emporter.

● C'est cependant la méconnaissance du vécu des populations qui porte les coups les plus sévères au polder. La perception que chacun d'elles a du paysage est tellement différente que l'utilisation du polder ne peut qu'être incohérente. Se partagent ainsi le périmètre des riziculteurs, des pêcheurs et des commerçants itinérants. Les intérêts des uns et des autres sont rarement convergents et les conflits sont fréquents.

Seul le nord du polder est aux mains de riziculteurs minutieux qui ont compris ce qu'est un polder et recherchent le maximum de profit à l'unité de surface. Dans les villages de Teluk Betung et de Tambalang, les paysans exploitent en faire-valoir direct des parcelles si étroites³ qu'ils n'ont d'autre ressource que d'intensifier leur riziculture au fur et à mesure que la charge démographique s'accroît. L'utilisation d'engrais est répandue, les parcelles sont entourées de films plastiques pour les protéger des prédateurs et diverses tentatives pour obtenir deux récoltes de riz annuelles ont été lancées sur de petits périmètres totalisant une dizaine d'hectares. Ces agriculteurs, très attachés à la maîtrise de l'eau, exigent que leurs parcelles soient irriguées lors de la saison sèche et partent en guerre contre tous ceux qui ne respectent pas un minimum de discipline dans la gestion de l'eau sans comprendre que nombre de leurs malheurs viennent de la désorganisation du réseau de circulation, causée par le polder lui-même.

Traditionnellement et jusque vers le début des années cinquante, la circulation fluviale depuis Tanjung et le nord de la région d'Hulu Sungai s'effectuait en direction du Barito selon deux itinéraires principaux. Le premier, l'itinéraire méridional consistait à rejoindre Banjarmasin au sud en empruntant à Amuntai la rivière Negara pour atteindre Marabahan et le Barito via Babirik, Negara et Margasari. Le second, ou itinéraire occidental, empruntait à Amuntai la rivière Alabio puis traversait le Danau Panggang avant de filer plein ouest via la rivière Utar, vers la Paminggir et enfin le Barito en aval de Jenamas. Cet itinéraire offrait l'avantage de permettre soit de remonter au plus court le Barito vers Muara Teweh, soit de rejoindre Marabahan, soit encore de bifurquer à l'ouest pour atteindre Kuala Kapuas en empruntant la rivière Pulaupetak. A partir de Kuala Kapuas, il était possible d'atteindre les fleuves Kapuas et Kahayan donc de remonter en pays dayak jusqu'à Palangkaraya, Kuala Kurun, Tewah via Pulang Pisau et le canal Basarang.

La construction du polder a eu deux effets dont les conséquences sont fondamentales pour la circulation. Premièrement le cours principal de la rivière Negara s'est déplacé vers l'ouest dans la mesure où le canal de drainage avec ses deux stations de pompage l'a capté, et deuxièmement, la construction des digues et les modifications apportées à l'écoulement ont provoqué l'ensablement et le colmatage de la

3. Au village de Teluk Betung 67 % des exploitations n'excèdent pas le demi-hectare, 77 % à Galagah, 58 % à Tambalang. En moyenne 77 % des rizières ont une superficie inférieure à 0,25 ha !

rivière Alabio qui serpente au nord et à l'ouest du périmètre. L'itinéraire occidental via Danau Panggang est devenu de plus en plus difficile à emprunter notamment en saison sèche et l'itinéraire méridional a été privilégié. Pour rejoindre Muara Teweh en saison sèche il faut dorénavant passer par Marabahan (fig. 5).

Les commerçants qui depuis des décennies se livrent au commerce de traite et remontent sans cesse plus haut en pays dayak ne connaissent que le fleuve ; ils sont désormais contraints d'emprunter la rivière Kalumpang, donc de franchir les digues. Ils ne voient pas alors dans le polder un moyen d'intensifier la riziculture mais bien plutôt une entrave à la circulation, un octroi supplémentaire, et n'ont aucune comisation pour les agriculteurs. Les vannees des deux stations de Sei Mahar et Sei

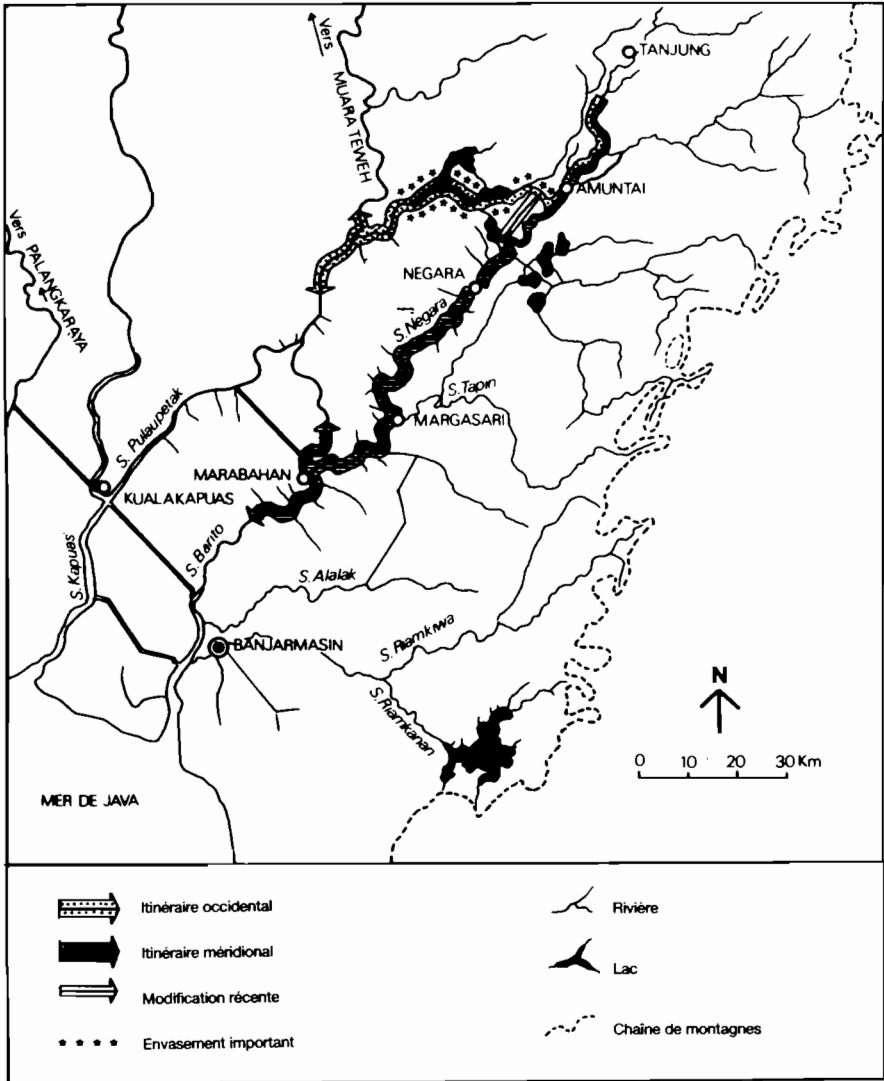


FIG. 5. — Les modifications apportées au réseau de circulation par le polder

Kalumpang sont constamment sollicitées, ouvertes et fermées non plus à la demande des riziculteurs mais en fonction du passage des commerçants itinérants !

Cependant, bien plus que la concurrence entre diverses activités, c'est l'insuffisante prise en compte des données culturelles qui sonne le glas du polder. On a vu que le peuple banjar est né de la fusion de divers groupes humains, il en résulte une hétérogénéité particulièrement sensible dans cette région d'Hulu Sungai où le fond dayak reste dominant. Au XVIII^e siècle, les Dayak apparentés au groupe Maanyan peuplaient cette région, les Banjar venus cultiver le poivre en ont refoulé certains, notamment autour de Tamiang Layang, non sans en avoir assimilé beaucoup. C'est donc un peuple « intermédiaire » mi-Banjar mi-Dayak, qui a mis en valeur l'Hulu Sungai. Cette colonisation a été le fait de petits groupes d'individus qui n'ont jamais créé de véritable structure étatique à l'instar des sultanats côtiers et dont la tradition d'individualisme héritée de la culture dayak, a toujours été fortement marquée.

On comprend mieux ainsi le manque de cohésion de la communauté paysanne qui, lorsqu'une décision aussi vitale pour la riziculture que la décision d'irriguer doit être prise ou bien lorsqu'une digue doit être réparée, est incapable de faire respecter une volonté et éventuellement de punir les contrevenants. D'ailleurs, de manière générale, la gestion de l'eau lui échappe. Elle revient exclusivement aux services des Travaux publics qui font fonctionner et entretiennent les stations de pompage, contrôlent l'ouverture et la fermeture des vannes. Les demandes paysannes transitent par l'intermédiaire d'associations peu structurées, les HIPPA⁴, qui sont loin de regrouper l'ensemble des riziculteurs.

Plus grave encore, une partie de la population qui se dit banjar mais est en réalité dayak de souche, fait une lecture du paysage qui n'a rien de commun avec celle qu'en ont fait les Néerlandais. Depuis le début des années soixante-dix, 5 villages sont apparus au milieu du polder. Des immigrants récents dont l'origine dayak ne fait guère de doute, ont installé leurs habitations sur des hauts pilotis, le long du canal de drainage principal. Ils n'ont absolument pas conscience d'être au centre d'un polder ; le canal de drainage reste à jamais pour eux, la rivière Kalumpang le long de laquelle ils se sont fixés comme le long de n'importe quel fleuve de Bornéo. Ils circulent en barque en ignorant superbement digues et diguettes, barrent les canaux par des filets ou des nassés et saccagent d'autant plus volontiers les casiers qu'il n'y a rien de plus poissonneux qu'une rizièrre submergée !

Il ne faudrait pas pour autant conclure hâtivement qu'il ne reste rien de l'action des Néerlandais, 40 ans après leur départ. Certes le polder-plan a été abandonné en 1958. Les digues, les vannes et, en règle générale, les divers aménagements souffrent d'un évident manque d'entretien, mais les Néerlandais ont cependant laissé derrière eux une véritable école d'hydraulique qui a su prendre en charge l'aménagement et la « bonification » des basses plaines malariennes faiblement consolidées du pourtour de la mer de Java. Le lancement d'un vaste programme de Transmigration dès le début des années soixante-dix a été l'occasion de mettre en pratique un savoir-faire hérité de la période coloniale dont la réussite en matière de drainage et de circulation est incontestable. Aujourd'hui encore, les « nouveaux paysages » nés de l'agriculture pionnière conservent le souvenir de l'ancienne métropole ; la voie d'eau et le chaland, les villages alignés le long de canaux sont les témoins de trois siècles et demi de présence hollandaise.

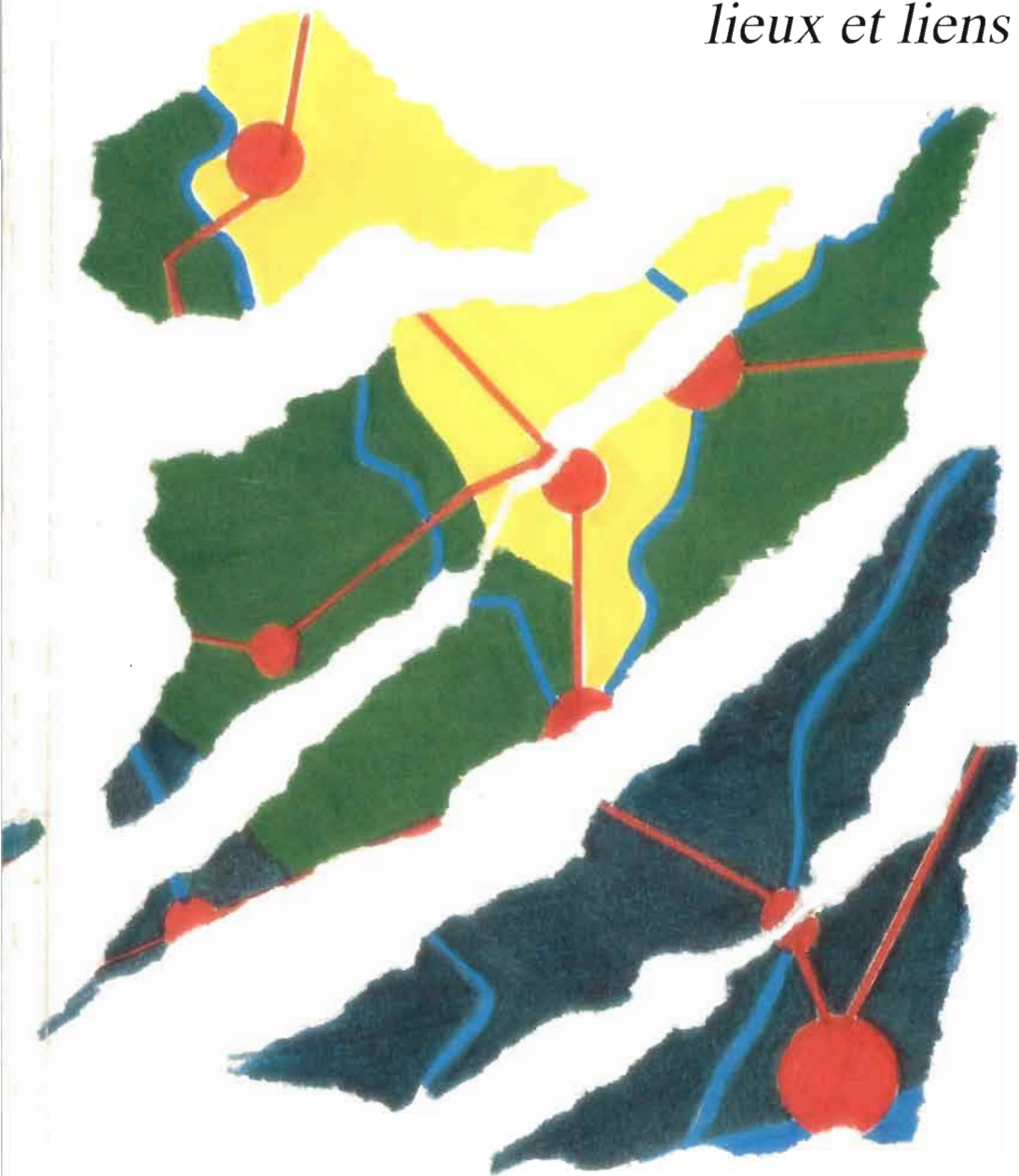
4. *Himpunan Petani Pemakai Air* = Association des paysans utilisateurs de l'eau.

BIBLIOGRAPHIE

- CAPELLEN (T. Van), 1846 — Notice historique du royaume de Banjarmasin (Bornéo). *Le Moniteur des Indes Orientales et Occidentales*. n° 8 : 164-169. La Haye — Paris — London — Leipsik.
- RAS (J.-J.), 1968 — *Hikajat Eandjar. A study in Malay Historiography*. Bibliotheca Indonesia. Martinus Nijhoff, The Hague.
- SCHOPHUYS (H.-J.), 1953 — Polderplan Kalimantan. *Pangkalan Serikat Polder Kalimantan*.
- SEVIN (C.), 1985 — Migrations et mise en valeur d'une basse plaine marécageuse : l'exemple des cocoteraies de la basse Mentaya (Kalimantan — Indonésie). *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, Vol XXI, n° 4 : 481-496.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières